LA PASSION,

LA MORT,

ET LA RÉSURRECTION

DU PEUPLE.



1789.

LA PASSION,

LA MORT,

ET LA RÉSURRECTION

DU PEUPLE.

Signes. (PHARISIENS ſignifie la Nobleſſe.) (PRINCES DES P RTRES) ſignifie le *Clergé.*)

EN ce temps-là vivoient dans une contrée appellée la France, vingt-trois millions d'hommes plongés dans l'aviliſſement, l'abâtardiſſement, l'inertie & la détreſſe. Un Roi, né bon & juſte, luttoit entre la clémence & la néceſſité cruelle de ſe faire obéir par la force. Les fortunes étoient englouties par la ſtagnation de la juſtice, du commerce & des arts; les travaux & les ſalaires ſuſpendus; une paralyſie meurtriere, engourdiſſant tous les bras, ne leur laiſſoit que des mains pour mendier; les atteliers étoient

déserts ; les hôpitaux regorgeoient de nécessiteux & de malades ; les cœurs étoient remplis de rage, les toits retentissoient d'imprécations ; le foible étoit condamné aux larmes, & à une vie misérable ; l'homme que la nature avoit doué d'une ame forte, s'armoit de poignards contre lui ou contre ses concitoyens ; l'abattement, la douleur & le besoin anéantissoient l'esprit, les mœurs & la santé de la premiere nation de l'Europe ; & c'est au milieu de ces convulsions effrayantes, que le chef de cette immense famille entreprit de régénérer tout un peuple, de guérir les plaies du corps politique, & d'extirper le mal dans sa racine.

Un autre million d'hommes épars çà & là, faisant sur-tout leur séjour ordinaire dans les galeries de Versailles, dans les antichambres des Ministres, ou chez les impures de *coulisses*, fondant des prétentions frivoles sur les actions éclatantes, ou les grands crimes de quelques brigands dont rougirent les siecles passés, considéroient leurs freres, les plus nombreux, les plus utiles & les plus vertueux, comme un vil troupeau courbé sous un joug de fer, né pour gémir éternellement dans les humiliations de la servitude, ou sous l'empire de toutes les miseres humaines.

Une partie de cette tourbe titrée faisoit descendre du Ciel le pouvoir de commander sur

la terre. Née ſans patrimoine & ſans nom ; ne pouvant, par ſon inſtitution, avoir d'autre propriété qu'un bâton, une beſace & des *ſandales ;* ne devant ſe ſubſtanter que de la commiſération publique, & partager encore avec les néceſſiteux les fruits de cette commiſération, elle avoit envahi preſque tous les domaines de la nation, inſultoit au laboureur, à l'artiſte par un luxe ſcandaleux, & refuſoit au Souverain le tribut même que s'empreſſoit de lui offrir la claſſe la plus laborieuſe & la plus indigente.

Ce fut dans cet accès de fievre de la raiſon en délire & de l'Etat à l'agonie, qu'on appella des Médecins conſultants. Mais ces Médecins qu'on prit parmi les Sénateurs & les Docteurs de la Loi & les Phariſiens, n'étoient que des empyriques, dont l'égoïſme meurtrier, ſe parant effrontément du nom ſacré de bien public, adminiſtroit des poiſons au lieu de remedes. Deux hommes audacieux & vains entreprennent la guériſon. L'un étoit Grand-Prêtre, l'autre Sénateur ; mais les ſaignées fréquentes, les terribles ſecouſſes par leſquelles ils affoiblirent ou ébranlerent le corps politique, en précipita la décrépitude. Le corps politique meurt. Le deuil eſt univerſel ; le déſeſpoir eſt dans toutes les ames ; alors le Pere de miſéricorde daigne jeter un regard ſur cette mal-

heureuſe contrée. Il ſuſcite un de ſes prophetes : « Homme doué d'une vertu puiſ-
» ſante, d'un génie ſublime & vaſte, capa-
» ble de tout embraſſer, de tout entrepren-
» dre, de tout exécuter avec une droiture
» ſévere & clairvoyante, une netteté peu
» commune dans les idées, & des intentions
» pures (1). » Son zele rétablit l'ordre & la confiance. Mais l'Ambaſſadeur céleſte auroit cru n'avoir rien fait s'il n'eût guéri les plaies du malade, & s'il ne lui eût redonné la ſanté & ſa premiere vigueur. Il inſpira au Prince du peuple l'idée d'aſſembler une ſeconde fois les médecins; il leur traça le plan de leur conſultation; il voulut concerter avec eux les moyens d'obtenir une prompte & durable convaleſcence. Ainſi donc, les Princes des Prêtres, les Phariſiens & les Sénateurs, ſe réunirent encore au palais du Juge ſuprême. Or, lorſqu'ils fueent tous aſſis, ce Monarque leur dit : (LE ROI.) Mes freres, je vous dis en vérité que je ſuis profondément affligé des maux qui déſolent mon empire. C'eſt pourquoi je vous aſſemble ici pour vous conſulter, pour vous engager à former avec moi une ligue puiſſante, qui force le bonheur & la

---

(1) *Maréchal de Richelieu aux Champs-Eliſées.*

prospérité à se fixer au milieu de mon peuple. Dès long-temps vous ne m'êtes d'aucune utilité. Vous ne m'offrez plus le tribut auquel vous condamnent les loix divines & humaines. Princes des Prêtres, Sénateurs, & vous-mêmes, Pharisiens, vous me frustrez de mes droits sous différents prétextes; & si vous ne m'assiégez plus dans mes foyers, comme firent vos ancêtres, du moins me coupez-vous les vivres en m'y condamnant à la détresse, & me forçant à recourir, pour alimenter ma famille, à la classe la plus indigente, au peuple, dont les bras endurcis vous nourrissent vous & les vôtres. Le Grand-Prêtre répondit: (LE CLERGÉ.) Les domaines que nous possédons nous viennent du Ciel: l'Etat est dans l'église; l'église, par conséquent, ne doit rien à l'Etat que des prieres. Faites payer cette classe laborieuse qui féconde nos terres, & qui sans doute est trop heureuse & trop honorée de se voir notre esclave. Faites payer la Noblesse, qui, par une longue série d'usurpations & de brigandages, a envahi vos fiefs & vos droits; jouit d'une infinité de prérogatives absurdes; attache vos sujets à la glebe, à la corvée; peuple les prisons & les galeres de cultivateurs nécessaires à leur pays, à leur

famille (1), & marque enfin du ſceau de l'iufamie & de l'eſclavage, vingt-trois millions d'hommes, dont vous devriez être le pere unique, le chef & le ſeul ſeigneur. — Un Phariſien répliqua : (NOBLESSE.) Le Pontife m'étonne par ſa hardieſſe. Que font donc pour l'Etat, quels ſervices lui ont-ils jamais renduss, les Pontifes & les Prêtres ? Cet ordre qui ne naquit jamais, & qui pourtant ſe perpétue ſcandaleuſement, ne doit ſes immenſes richeſſes qu'à la fraude, à la ruſe, à la violence. Pauvre, humble, dénué de tout dans ſon enfance, il a tout envahi dans l'âge mûr. Entouré de ſes vices & d'êtres vicieux, il jouit, dans une ſtupide inertie, des fruits que la terre libérale ne produit que pour ceux qui fouillent ou ſillonnent ſes entrailles. Qu'a-t-il donc fait cet ordre hiérarchique ? D'où émanent ces abſurdes & révoltantes *immunités* ? Pourquoi tous ces efforts ſcandaleux, ces intrigues baſſes & ſéditieuſes, pour ſe mainte-

(1) On parle ici de cet abus criant & déſaſtreux que ſe permettent les Seigneurs en condamnant aux galeres des laboureurs qui n'onr commis d'autre crime que de tuer l'animal dont la dent venimeuſe détruiſoit ſes moiſſons.

nir, à la honte d'un siecle éclairé & de l'humanité, dans la possession de privileges aussi injustes & aussi désastreux ? Fera-t-il descendre du Ciel le droit de ne payer aucun tribut sur la terre ? Mais si les Pontifes & les Prêtres sont tous célestes, ils ne doivent posséder aucun bien terrestre : il faut leur ôter des possession mal acquises, & qui pechent contre leur institution & leur dignité primitive. Il faut les rappeller à leur origine sainte & sublime, à ces temps heureux, où, échappés du fer des tyrans & des persécuteurs, les Apôtres leurs prédécesseurs, sans carrosses, sans esclaves, sans courtisans, sans habits même, j'ai presque dit sans pain, parcouroient les diverses contrées, portant l'évangile, la paix & le bonheur dans les familles. Ceints d'une corde, couverts de haillons, ayant sur le dos une besace, à la main un bâton de hêtre, ils exerçoient leur profession sacrée avec l'humilité, le dénuement, la patience & la charité qu'ils prêchoient. Qu'ils étoient bien plus respectables que nos Pontifes, rayonnants de vices, d'or & de diamants, ensevelis dans la mollesse, indignant la vertu & l'indigence par un luxe insultant, soit qu'ils se montrent siégeant sur des trônes, ou traînés sur des chars fastueux ! D'où découlent donc les *immunités* ecclésias-

tiques, célébrées avec tant de conſtance, d'audace & de chaleur depuis pluſieurs ſiecles ? Elles ont leur ſource dans le dénuement antique & abſolu des Pontifes & des Prêtres. Ils mentent ces Prêtres, quand ils diſent qu'ils ont reçus leurs biens de la miſéricorde divine : ils mentent ; le Ciel ne leur envoya jamais que l'Eſprit ſaint, qui ayant détruit en eux leur groſſiere ignorance, ſe pervertit en paſſant des ames des Apôtres dans celles de leurs ſucceſſeurs, & n'inſpira à ceux-ci que des forfaits, des attentats, & cette morgue ſacerdotale, qui depuis quinze ſiecles indigne toutes les ames honnêtes. Depuis ils détrônerent leurs Rois ; ils porterent les armes contre leurs Rois ; ils leverent des armées contre leurs Rois ; ils s'emparerent des domaines de leurs Rois ; ils verſerent le ſang de leurs Rois ; ils obtinrent, par la violence & l'impoſture, les hommages, la protection ſpéciale des Rois, l'adoration & les poſſeſſions des peuples. Voilà les ſervices éclatants qu'ont rendu à l'Etat les Pontifes & les Prêtres. Voilà la ſource impure de ces *immunités* tant préconniſées. Les Apôtres n'avoient rien, ils ne poſſédoient que des vertus. Subſtantés par la pitié publique, ils ne pouvoient donc payer au Souverain d'autre tribut que celui des prieres & de la doctrine ſacrée qu'ils enſeignoient. Mais leurs ſucceſſeurs

qui, malgré la belle maxime de leur divin inſtituteur, *mon royaume n'eſt pas de ce monde*, ont long-temps aſpiré à la monarchie univerſelle ; cette horde ambitieuſe & turbulente, couverte d'un froc, d'une haire & de toutes les marques de la pauvreté, & dont le premier vœu eſt le dénuement, puiſqu'elle poſſede les terres & les richeſſes, doit du moins payer le tribut commun que de droit divin & naturel tout Souverain peut exiger de ſes peuples. Ainſi parla le *Phariſien* ; enſuite on ſe ſépara pour ſe diſperſer en petits comités. On dut être bien étonné de voir des hommes protecteurs-nés de la nation, des hommes dont la nation alimente le luxe & les plaiſirs, des hommes ſortis de la TRIBU Royale, proteſter contre le bonheur & la proſpérité de la nation. Leur ignorant délire produiſit cet écrit incendiaire, connu ſous la dénomination de *mémoire des Princes*. Tandis que d'un côté on s'efforçoit de déshonorer, par des baſſeſſes & des lâchetés, un NOM illuſtre que les François chériſſent depuis tant de ſiecles, & pour la gloire duquel ils ſont tout prêts à veſer leur ſang, des fous, échappés des îles Sainte-Marguerite & des petites maiſons de Troyes, ſecondoient, par leurs inſurrections criminelles, les ſiniſtres deſſeins des Princes & des gens mal intentionnés. Ils avoient oſé prononcer, en préſence de l'élite

nationale, la profcription d'un peuple immence ; ils perfiftoient, dans leurs affemblées féditieufes & dans leurs délibérations, à condamner cette partie de la nation la plus vertueufe, la plus noble, la plus utile, à des travaux fans falaire, à végéter dans l'humiliation de la fervitude, fens propriété, fans fubfiftance, fans nom, fans famille, fans fouverain, & à gémir éternellement fous la verge flétriffante de la tyrannie. Les petits defpotes, tous, ou prefque tous, fans mérite aucun, fans mœurs, fans lumieres, prétendoient gouverner l'empire felon leurs caprices, lever eux-mêmes des tributions dans l'empire, incendier l'empire par des féditions fréquentes, une infraction concontinuelle des loix fondamentales, une défobéiffance infolente aux ordres paternels de leur maître ; défoler & ruiner l'empire par leurs exactions, leurs concuffions judiciaires, & ces épices fcandaleufes qui révoltent ceux-mêmes qui ne furent jamais du nombre des victimes infortunées que l'intérêt, l'avidité, l'ignorance ou la mauvaife foi immolent chaque jour fur l'autel tutélaire de la juftice, par la main de fes mercenaires & ftupides miniftres. Ces fix mille defpotes, toujours réunis pour faire le mal, toujours divifés quand il s'agit d'opérer le bien, cabaloient d'une part à la cour, & dans la capitale, & vouloient ainfi réduire,

par la discorde & la faim, un peuple dont le chef suprême réclamoit les droits imprescriptibles, & qu'il vouloit enfin élever à l'égalité & à la liberté établie par la nature, mere commune de tous les hommes, & par la raison dominatrice du genre humain; de l'autre part, ils arrosoient les provinces de l'empire, du sang des citoyens; ils armoient les Satrapes contre les Plébéiens sans armes; & s'érigeant toujours en législateurs, tandis qu'ils ne sont que les interprêtes des loix, ils infligeoient des peines à l'opprimé qui réclameroit la justice à son aide, ou qui, au défaut du secours des loix, puniroit lui-même les assassins & les usurpateurs que toutes les loix condamnent. Malheur au peuple abruti qui oublieroit le discours du d'Ormesson, les arrêtés du parlement de Paris, le décret qui proscrivit l'excellent écrit adressé aux municipalités, le carnage de Rennes, & l'arrêt du sénat Franc-Comtois, qui autorise l'insurrection d'une noblesse bâtarde & turbulante; proscrit les justes & vertueuses réclamations des vrais Nobles, les équitables prétentions de la classe productive. Malheur à qui perdroit un instant de vue les abus d'autorité de cette soldatesque en robe, plus dangereuse, sans doute, pour la tranquillité & la prospérité publiques, qu'une armée de brigands, qui parcorroient les pro-

vinces pour les dévaster, puisqu'il est vrai qu'on pourroit les repousser par la force, & qu'on n'ose touche à la gente parlementaire. Enfin, malheur aux organes du bien public, aux interprêtes de la Nation, qui doivent bientôt se réunir pour la régénérer, s'ils perdent la mémoire des scenes d'horreur & des malheurs qu'enfanta dans tous les temps la morgue insolente & l'ambition démesurée de la robinaille; les regnes de François premier, de François II, de Henri III, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, & celui de notre Louis XVI, nous offrent assez d'exemples du danger auquel nous sommes tous les jours exposés, dans un pays où l'on tolere de pareilles gens. Ces troubles qui nous ont récemment agités, ont cent fois déchiré le royaume. Trop de malheurs ont résulté de cette lutte désastreuse de la magistrature, contre l'autorité légitime; l'image du passé doit nous inspirer une crainte salutaire, & nous porter à écraser enfin le monstre qui dévora nos ancêtres, & qui s'élance sur nous pour nous faire subir le même sort. — Je ne suis qu'Evangéliste, je raconte les réflexions des citoyens. J'ai dit que, réunis en comité, les médecins avoient trahi leur secret, & comme ils étoient appellés pour guérir le corps politique, ils déclarerent ne pouvoir opérer une

guérison parfaite, sans lui couper un membre, & ce membre étoit la tête, siege de la pensée, de la force & de toutes les facultés. *Iscariote* de *C...ti* fut celui des douze qui se chargea de proposer ce remede infernal, & de livrer ainsi l'empire entre les mains des méchants, qui depuis long-temps avoient formé le projet de le perdre. Le patient fut conduit au pied du trône, où les Princes des Prêtres, les Pharisiens & les Docteurs de la loi *cherchoient contre lui des dispositions*, portoient contre lui ce faux témoignage : *Nobles, l'Etat est en danger*, il veut détruire la Monarchie. *Mais cette déposition ne leur paroissoit pas suffisante.* Sur cela, le Souverain Maître *se levant au milieu de l'assemblée*, interrogea l'accusé, & lui dit : (*Le Roi.*) *Vous ne répondez rien à ce que ces gens-là déposent contre vous ?* — L'accusé *gardoit le silence & ne répondoit rien.* — Le Souverain Maître l'interrogea tout de nouveau, & lui dit : (*Le Roi*) Etes-vous homme ? François ? répondez. (*Le Plébéïen*) *Je le suis, je le suis*, & vous verrez dans quelques jours, que je sais défendre mes droits & prouver mon innocence. — Aussi-tôt les Pharisiens & les Docteurs de la loi, déchirant leurs habits, dirent : (*Pharisiens.*) Qu'avons-nous besoin de témoins ? Vous venez d'entendre le blasphême ; n'a-t-il pas dit qu'il

étoit homme ? qu'il étoit François ? que vous ensemble ? Tous, excepté le Souverain Maître & l'aîné de la *Tribu* Royale, jugerent qu'il méritoit la mort. Alors quelques-uns se mirent à lui cracher au visage ; ils aimerent leurs valets, qui lui donnoient des coups de poings, & lui plongeoient des poignards dans le sein. Cependant Pierre le Noir, ou le Noir Pierre, fils d'un marchand de vin, & frere du patient, étoit dans l'antichambre du Souverain Maître. Quelqu'un lui demanda : vous êtes disciple de l'accusé. Il le nia, en disant : (*Pharisiens.*) Je ne le connois point, & je ne sais ce que vous voulez me dire. — Ayant renouvellé deux fois le serment qu'il ne connoissoit point l'accusé, dont il s'étoit toujours dit l'ami, il vint dans la chambre du Conseil, & le coq du Châtelet (1) chanta. Peu de temps après, ceux qui se trouvoient-là, lui dirent : (*Plébéïens*). Assurément vous êtes de ses amis ; car vous êtes aussi Plébéïen. — Il le nia pour la troisieme fois. Etant venu dans le vestibule de la bibliotheque, le coq du Châtelet chanta de rechef. Alors les Princes des Prêtres, les Pharisiens & les Sénateurs ayant délibéré ensemble, lierent le Plébéïen, l'emmenerent & le livrerent au Conseil

(1) Fl. de Br...

où préſidoit Caïfe Necker. Caïfe lui demanda : êtes-vous François ? Il répondit ; (*Plébéïen.*) vous le dites, je m'en fais une gloire. Cependant les Princes des Prêtres l'accuſoient ſur pluſieurs chefs. Caïfe l'interrogea de nouveau, en diſant : Vous voyez de combien de choſes ils vous accuſent ? — Le Plébéïen répondit : Ils ont tort de m'accuſer ; je n'ai commis d'autre crime que d'être né leur égal. — Or, comme le temps approchoit où l'on alloit délibérer ſur les grands intérêts de la nation, & que pour rétablir l'ordre & l'harmonie, il falloit exterminer les méchants, on comptoit parmi les Sénateurs une infinité de ſéditieux, entre leſquels on diſtinguoit le Général *le Cogneux*, le turbulent *Fretau, & Barrabas d'Epreſmenil.* Caïfe propoſa aux Princes des Prêtres & aux Phariſiens de délivrer le Plébéïen, & de mettre en leurs mains Barrabas d'Epreſmenil, & tous les Sénateurs Bretons & Franc-Comtois ; car il ſavoit que c'étoit par envie que les Princes des Prêtre avoient livré le patient. Mais les prêtres émurent les Phariſiens, & les pouſſerent à demander la délivrance de Barrabas d'Epreſmenil & de tous les fous des îſles Sainte-Marguerite. Caïfe leur répondit : (*Le R.*) que voulez-vous donc que je faſſe du Plebéïen ? Ils ſe mirent tous à crier : (*Phariſiens.*) crucifiez-le, exterminez-le. — Caïfe leur dit : (*le R.*) quel mal a-t-il donc

fait ? — Ils crioient encore plus fort : (*Pharis.*) crucifiez-le, exterminez-le. Quiconque refusera de le crucifier, n'est pas l'ami des Pharisiens ni des Grands-Prêtres. Il se dit François, il se dit homme, & nous ne voulons pas qu'il soit ni homme ni François. — Alors les Pharisiens se précipiterent à main armée sur le Plébéïen, le terrasserent & le baignerent dans son sang. Leurs esclaves le traînerent dans la cour du prétoire de Besançon, le roulerent dans la boue, lui donnerent des coups de canne sur la tête, & des coups de lances dans les flancs; ils le menerent ensuite au lieu appellé Golgota, ou place d'armes, & c'est-là que les soldats & les satellites le crucifierent entre deux larrons, nommés l'un, l'ordre *du Clergé*, & l'autre, l'ordre de *la Noblesse*. Après l'avoir crucifié, ils le dépouillerent de ses habits, & se les partagerent, ainsi que toutes ses propriétés. Les esclaves & les Pharisiens qui passoient l'insultoient & lui crachoient au visage. Les Docteurs de la Loi, les Pharisiens & les Sénateurs se moquoient aussi de lui, en disant : (*Pharisiens.*) Il a sauvé les autres, sa patrie & son Roi, & il ne peut se sauver lui-même. — Enfin vers la sixieme heure du jour, la terre se couvrit de ténebres, & le Plébéïen jetta un grand cri en disant : (*le Plébéïen.*) ÉLOÏ, ÉLOÏ, LAMMA SABATHANI ? C'est-à-dire, ô mon Roi, ô mon Roi, pourquoi m'avez-

vous abandonné ? — Quelques-uns de ceux qui étoient présents disoient : (*Pharisiens*) voilà qu'il appelle son Roi, voyons si son Roi viendra lui rendre la vie. — Mais le Plébéïen ayant poussé un long soupir vers le trône, expira.

(*Ici se fait une pause, pendant laquelle on baise les pieds du* ***Roi***, *de* ***Monsieur***, *& du Ministre citoyen.*)

Au même temps le voile de l'ignorance fut déchiré en deux, la terre frémit d'horreur ; la majeure partie des assistants voyant qu'il venoit d'expirer, s'écria : certainement cet homme-là ne méritoit pas qu'on le traitât ainsi. Le trône même du Souverain Maître en fut ébranlé. Il dit à Caïfe Necker de travailler à la résurrection du meilleur & du plus nécessaire de ses enfants ; qu'il le reconnoissoit pour l'aîné de sa famille, puisque lui seul l'avoit créé chef, l'avoit sauvé des attentats & des usurpations inouies des Prêtres & des Pharisiens ; qu'il vouloit que le Plébéïen ne fût plus exposé à aucune espece d'asservissement ; que vingt-trois millions d'hommes toujours unis de cœur & de sentiments avoient plus de droits à son estime & à sa vénération, qu'une poignée de séditieux toujours désunis ou armés les uns contre les autres ; que les Plébéïens par leur nombre, formant presque le total de

cette grande famille, étant par leur état ses vrais défenseurs, & autorisés par leurs services à défendre leurs droits, & à lui faire entendre la vérité que lui déguisoient toujours les séditieux & les privilégiés; qu'il vouloit donc signaler sa justice en rappellant le Plébéïen à la vie, en le convoquant à l'assemblée nationale, en raison de sa population & de ses lumieres, en écoutant comme un pere ses justes & utiles réclamations sur ses droits, & les abus en tout genre qui déshonorent le nom François; que l'équité, & les avantages de cette innovation salutaire, dans la formation de cette cohue patriotique & solemnelle; la foule d'avantages, dis-je, qui en résulteroient; la facilité de compter les voix par tête sans distinction d'ordre; de soutenir par l'accroissement des députés du peuple, les intérêts de cet ordre respectable, mieux défendus dans la constitution nouvelle, l'établissement d'une égalité proportionnelle entre les citoyens d'un même pays & leur liberté commune qui ne peut exister; il lui dit: que les Princes de sa *Tribu* avoient voulu le tromper, en lui montrant les prétendus dangers de l'état; que l'état n'étoit jamais plus en sûreté que lorsqu'il étoit protégé par vingt-trois millions d'hommes qui, après avoir étendu ses barrieres, repoussé ses ennemis, le cultive de ses mains, l'arrose de ses sueurs, l'éclaire par ses lumieres,

l'honore par ſes vertus, & forme enfin ſa force au dehors, & ſa gloire, ſa proſpérité au dedans.

Per Evangelica dicta deleantur carnifices Magiſtratus & Nobilitas. ***Amen.***

† Au nom de Louis XVI, & du Comte de Provence, & de Necker.

Ainſi ſoit-il.

RÉFLEXION.

Cet Evangile nous apprend que la Bretagne, la Franche-Comté & les autres provinces à Parlements, doivent bien ſe tenir ſur leurs gardes & ſurveiller ſans ceſſe les démarches des Robins & des Ignobles ; qu'on doit affermir le Roi & ſon miniſtre dans leurs louables projets par un dévouement & une reconnoiſſance ſans bornes ; qu'on doit haïr & mépriſer bien profondément tous les C..... ti, les le Noir, les Cogneux, les Fretau, & les Barrabas d'Epreſmenil du monde ; que les citoyens de Nantes, de Rennes & de Beſançon, méritent d'être déclarés traîtres

à la patrie, s'ils ne vengent l'affront ſanglant fait à leurs compatriotes, en exterminant leurs aſſaſſins & les eſclaves de ces lâches; en brûlant ſans délai, dans une place publique, toute la Robinaille ſacrilege & la Nobleſſe inſolente, &c. &c. &c.

FIN.